



# Fictions Contre la Montre

*l'Interstice - première édition*



# Un peu de contexte

Écrire n'est pas facile. Que ce soit par manque de temps, par manque d'idées, par manque d'occasion, la vie trouve toujours de bonnes raisons de nous éloigner du papier ou du clavier.

Il est parfois compliqué de trouver la motivation et l'énergie d'avancer, de sortir du stylo ou de coucher sur l'écran les mots qui grattent à la porte de notre esprit, de les aligner, les uns à la suite des autres, dans l'espoir de former des phrases, qui exprimeront peut-être ce que l'on a en tête. En ajoutant à ça le fait que l'écriture est une activité souvent solitaire, vous comprendrez pourquoi une autrice ou un auteur peut se sentir paralysé devant sa page blanche.

Les « Fictions Contre la Montre » est un atelier qui vise à surpasser ce blocage le temps d'une soirée. Pour les curieuses et les curieux, voilà comment ça se déroule :

*Au début de l'atelier, tout le monde se répartit par groupe de trois, puis trois thèmes sont tirés au sort. Pendant une petite dizaine de minutes, les membres des groupes discutent ensemble pour se répartir ces thèmes, car chacun et chacune devra écrire une fiction sur celui qu'il ou elle aura choisi. Pendant ce temps de réflexion, des contraintes leur sont proposées, elles peuvent être soit des contraintes de personnages ou d'objets, soit des contraintes de lieux ou d'événements. Ensuite, les auteurs et autrices ont deux heures pour rédiger une petite fiction qui prendra en compte les éléments du thème et des contraintes qui leur sont attribuées.*

C'est une expérience intense et éprouvante pour les auteurs et autrices, car en plus de devoir trouver des idées à articuler autour d'un thème, en tenant compte diverses contraintes, le défilement du temps applique une pression constante à l'écriture. L'heure de rendu, qui avance silencieusement, est toujours là, présente dans l'esprit des écrivains et écrivantes, les poussant à choisir, trancher, à ne pas rester immobile face à une situation bloquante qui survient au détour d'un paragraphe. Mais de ce stress et toutes ces difficultés naît toujours un texte, et c'est l'essentiel dans cet atelier : que chacun et chacune ait pu aboutir à un premier jet.

Je suis très heureux d'avoir proposé ce cadre et qu'il y ait eu autant de participants et participantes malgré les défis qu'impliquait cet exercice. Ils et elles étaient dix-huit à enchaîner les phrases, parfois avec une grande facilité, parfois en rencontrant plus d'obstacles, mais tous et toutes ont réussi à produire quelque chose. Et pour ça, bravo à elles et à eux.

Tous les textes que vous retrouverez dans ce petit recueil ont été rédigés pendant cette soirée, et sont donc, je le rappelle, des premiers jets ! Les dix-huit auteurs et autrices qui ont participé ont mis en jeu beaucoup pendant la rédaction, et mettent en jeu beaucoup en vous présentant le travail de ces deux heures éprouvantes. Vous trouverez dans ces textes des fautes, des phrases mal tournées, des erreurs de grammaire, de ponctuations, des incohérences ou des raccourcis même peut-être... Mais encore une fois, ce sont des premiers jets ! **Soyez indulgents et indulgentes**, rappelez-vous le contexte de rédaction quand vous les lirez, et appréciez ces récits pour ce qu'ils sont : Des fictions écrites contre la montre !



# Table des matières

Un peu de contexte.....	3
Thème 1 : Les dieux devaient être bourrés ce jour-là.....	9
Les dieux devaient être bourrés ce jour-là.....	10
Métamondia.....	15
Les Dieux devaient être bourrés ce jour-là.....	22
Derrière le sens de la vie.....	27
Les dieux étaient bourrés ce soir.....	35
Tous les thèmes.....	40
Thème 2 : La nuit en fermant les yeux.....	43
La nuit en fermant les yeux.....	44
Le Chemin.....	52
La nuit en fermant les yeux.....	54
La nuit en fermant les yeux.....	59
Thème 3 : Pourquoi creuser ce trou ?.....	63
Pourquoi creuser ce trou ?.....	64
Histoire obscène.....	67
Ode aux trous.....	69
Pourquoi creuser ce trou ?.....	72
Pourquoi creuser ce trou ?.....	77



**Thème 1 :**  
**Les dieux devaient être bourrés**  
**ce jour-là**

# Les dieux devaient être bourrés ce jour-là

*Par Thelma*

Contraintes : *Des fruits atypiques* | *Piégée dans une boucle temporelle*

\* \* \*

Les dieux devaient être bourrés ce jour-là, comme pépé la plupart de son temps éveillé, si tenté qu'on puisse parler d'éveil quand on se prend pour père Castor en racontant des histoires de trafic de gnôle et de foie d'écureuil à sa petite fille inspectrice des douanes végétarienne.

J'ai beau avoir quarante ans passé, je pars encore en vacances chez mon grand-père. Ma grand-mère, elle, a préféré se faire la malle avec le vendeur de salle de traite avant d'embrasser le platane de la route de Jousseau deux années plus tard. Mon grand-père à trouvé ça dure, les premiers temps, de traire tout seul sans l'aide de la fameuse machine. Puis, il s'y ai fait, la gnôle aidant et sa petite fille, 2 semaines par an, pour lui faire croire que rien ne change.

J'y vais comme on va en pèlerinage, pour l'entendre ronchonner et se plaindre, boire du café brûlé, m'occuper des vieilles poules, dormir sous l'édredon de la chambre du 1er et l'écouter raconter ses histoires de contrebande.

Ça lui a fait un peu bizarre au début, quand je lui ai annoncé ma vocation, décrivant son activité secondaire en employant les termes de truand, de justice et d'ordre public avec toute la ferveur d'une gamine de 12 ans. Oui, 12 ans. C'est considéré comme un peu jeune pour savoir ce qu'on veut faire, "elle aura le temps de changer d'avis" se disaient mes parents me voyant déjà comme une emmerdeuse de premier ordre. Il est vrai que peu d'enfants de cet âge préviennent la police au retour des vacances en Espagne parce que papa n'a pas correctement déclaré ses cartons de Ricard. Et puis, les enfants s'imaginent plutôt vétérinaire ou pilote de formule 1 à la préadolescence, un peu moins fonctionnaire d'Etat de catégorie A au service du Ministre de l'intérieur.

En vrai, pépé, il s'en foutait que je fasse hôtesse de l'air, présidente des Etats Unis ou dealeuse de Crack. Ce qui comptait pour lui, c'est que je vienne 2 semaines par an dans sa vieille ferme bressane avec mes petites bottes en caoutchouc et mes tâches de rousseur. Il lui aurait fallu plus d'une vie pour me raconter toutes ses histoires invraisemblables et, à moi, plus d'une vie pour me décrocher encore et encore la mâchoire en l'entendant parler de son voisin Pierre déguisé en mémé Odette avec une Dame-Jeanne remplie de goûte sous la robe pour passer la ligne de démarcation comme si ils allaient accoucher. Il s'était pas enrôlé dans la résistance. Il avait juste vu une opportunité de survivre mieux à la misère qu'on se refileait, comme la gâle, de père en fils. Le verger, il était beau, la cave, elle était grande et l'alambic, c'est lui qui l'avait construit avant que tout se merdier commence.

Même quand je portais encore des couches, il me voulait avec lui. Quand vous faites le fumier à la main, c'est pas les crottes de lapin d'une petite fille qui mange trop de fibre qui va vous retourner l'estomac. Ses mains, c'étaient des battoirs pleines de cornes avec des ongles tellement dur qu'il s'en servait comme tournevis et pourtant, je me souviens juste de sa délicatesse et des clins d'œil

qu'ils me faisaient quand je refusais de manger. Il insistait pour que mes parents me dépose à des vacances différentes pour pouvoir utiliser le vent, la neige, le brouillard ou la chaleur comme décor de ses histoires.

Aujourd'hui, je continue à venir quand ça me chante et jamais à la même saison. J'ai troqué mes petites bottes en caoutchouc contre des plus grandes et j'ai des petites ridules au coin des yeux quand je rigole mais mes tâches de rousseur sont toujours là. Pépé est un peu plus courbé, ronfle un peu plus fort dans la chambre du rez-de-chaussée mais aucune nouvelle ride ne s'est ajouté au dessin de son visage. Il ne perd jamais le fil de ses histoires. Je le sais puisqu'il me raconte toujours les mêmes depuis plus de 35 ans. Et je n'en oublierai aucune. Comme celle-là.

Ici, on voyait pas beaucoup de nouveautés arrivés contrairement à la ville. On mangeait ce qu'on produisait au moment où ça poussait et ça semblait convenir à tout le monde. Pendant la guerre, on se débrouillait avec pas grand-chose, on connaissait le terrain, les cachettes et on tentait pas le diable avec des innovations qui nous auraient fait râter la production et perdre des degrés d'alcool. Et puis on résistait un peu puisqu'on soûlait les boches qui commençaient à sentir le vent forcer et qui avait bien besoin de se remonter le moral. C'est quand même plus simple de tirer sur un boche qui se prend pour une danseuse étoile au milieu d'un champ de patate parce que l'alcool qu'on leur a "offert" est un peu "trafiqué" que de rester planqué à l'affût pendant 6 h en se pissant dessus de peur de se faire repéré. Bref, ne rien changer. Sauf que les amerloques, quand ils se sont pointés pour faire fuir la vermine, ils sont arrivés avec dans leurs pactages des trucs qu'on avait encore jamais vu jusqu'alors. Et que ça se mangeait apparemment. Toi, t'as pas idée ma puce puisque que tu peux faire tes courses sur les internets et t'acheter tout ce que la planète possède. Mais nous, à cette époque, c'était pas la même limonade. Et puis les

Amerloques, ils parlaient pas un mot de français et encore moins patois donc comment voulais-tu qu'on comprenne. Tu dois en voir toi, des trucs bizarres dans ton travail et ben nous, s'étaient pareil avec eux. C'était jaune verdâtre, dur et ça sentait presque rien. Alors vu que ça se détendait dans nos campagnes et que le verger promettait de donner cette année, on se dit avec le Pierre qu'on allait faire de la gnôle avec ces trucs et qu'au pire, on se rattraperait sur la pomme. Tu vois ma chérie, la troisième voûte de la cave, celle qu'est toute noire et où il y a du cailloux à la place de la terre battue ? Et ben c'est tout ce qui reste de l'alambic qui a explosé après qu'on ai essayé de faire de l'alcool de banane avec les bananes pas épluchées. Autant te dire que ça a pas aidé à ce que ta mémé reste à la ferme même si j'ai eu beaucoup de réconfort avec Pierre.

Au final, je me dis qu'il y a un milliard de raisons qui me font revenir auprès de cet homme et qu'elles ne tiennent pas toutes à la boucle temporelle dans laquelle nous nous complaisons l'un et l'autre.

# Métamondia

Contraintes : *Privé-e de ses cinq sens*

\* \* \*

©P.ers - J'ai rendez-vous avec le prédicateur de mon village pour évaluer mon Potentiel d'Assimilation. Cinq ans que j'attends ça. Cinq ans depuis le jour où j'ai reçu mon attestation de majorité augmentée du VisioChaman. C'est si long. Tu te rends compte, Triphylistin ? Je vais pouvoir BOUGER de ce TROU 6-Générationnel.

©3\_fil - Pers, je sais pas comment tu fais. Ici à TesLos Angelure on va beaucoup plus vite. Grave le respect pour ta détermination.

©P.ers - Ouais, c'est tellement acronymique cet endroit, on doit beaucoup moins dormir que vous sinon on fait pas le quota d'images mentales.

©3\_fil - T'as l'Implant au moins ?

©P.ers - Bien sûr j'ai l'Implant. Mais c'est un vieux qui m'a fait la chir, ma tête vibronne tout le temps.

©3\_fil - Ah mecter, je suis désolé. J'espère que ça brouille pas les Collectes.

©P.ers - ben je crois pas... Jusque-là j'ai passé mon Ascension tous les ans.

©3\_fil - Congrats. Moi c'est la redescente, chaque fois j'ai du mal. Les trous dans les mains, les pieds tout ça, c'est trop galère de les reboucher. Mes parents numériques me disent de faire gaffe parce que je prie pas assez bien soi-disant.

©P.ers - J'te sens ouais. Dur dur. Tu pries quoi toi cette année ?

©3\_fil - METAMARK. Et toi ?

©P.ers - Wow, tu vises loin...

©3\_fil - Ouais mecter, faut se faire aimer des fondateurs.

©P.ers - T'inquiète je sais. Moi je fais WINAMUSK.

©3\_fil - WOh, bold. Tu pars sur un parcours aléatoire extrême alors ?

©P.ers - Je crois que sur ParcoursSuprême ils appellent ça « Quantum Libertarium » maintenant.

©3\_fil - Ouais ? Bon courage dans tous les cas.

©P.ers - Merci merci. Oh ! attends y'a une annonce sur le canal AugmenTerre. Officiel.

©3\_fil - Pchit ! Ca vient des Prophètes cis ! Direct live. Pas le choix.

©P.ers - Grouille-toi, faut rien louper. Branche-toi et priecole.

A travers les os fins et blanchis de son crâne méta-initié, Perséphonia ressent l'induction de rêves et de mots en lignes de code non-binaire.

Des idées se dessinent, des pays idylliques, des étendues d'eau bleue pointillées par des textures blanches, écumeuses. Des horizons, un soleil qui se couchent ou se lève, un navire à plusieurs mâts, un vieux, mais propre, des gens sur le pont dansent, déambulent avec des corps... hérétiques... non-blanchis...

L'esprit de Perséphonia et Triphylistin comme indifférencié, reçoit les messages blasphématoires en se demandant avec une fascination coupable si ce

n'est pas un problème d'interprétation de son Logiciel d'Assimilation de Contenu.

Les données continuent d'affluer, accompagnés de stimuli électroorganiques qui font émettre aux cerveaux des jeunes Aspirants-Concurrents des substances que leurs corps, semi-statiques et bio-transcendés, ne sont pas en mesure de recevoir...

Leurs yeux s'ouvrent subitement, leur respiration se tend, se raidit, la température s'élève légèrement, des alarmes sonnent, *ce n'est pas le moment de dormir, pas le moment de dormir*, l'horloge atomique à laquelle chaque Concurrent est connecté a dû se dérégler...

Entre les cellules de Perséphone et Triphylistin continuent de couler les courants bioélectriques de la déclaration Prophéticielle, qui prend rapidement sensations, emprise, sur la subconscience des deux Aspirants.

Devant leurs neurones surexcités, se déplacent des corps aux organes extérieurs divers. Non seulement des poitrines de Séduction Sournoise et des sexes, femelle comme mâle, sans distinction de rôle ni d'ordre moral apparent, mais aussi de nombreuses visions d'organes interdits, d'outils stimulants non-reproducteurs, d'augmentations charnelles anti-genre et autres altérations contre-natures. Des choses qui a priori, et pour n'importe quel Concurrent quel que soit son rang, vaudrait exclusion immédiate et perpétuelle de l'AugmenTerre.

Mais ce message rempli de sons brutaux aux basse-fréquences enivrantes, d'odeurs de chair chaude et d'eau salée provient bien, après vérification automatique, du canal officiel des Prophètes-maîtres. Impossible, pour les

milliards de méta-consciences d'AugmenTerre, d'intégrer ces images sans faire buguer leurs implants, et pourtant on ne peut pas refuser une transmission des Prophètes, sous peine de poursuites pouvant mener à la déportation. On n'a a priori pas non plus le droit de communiquer avec autrui, mais partout les résistances des implants défailissent, et les règles s'effondrent sous le poids des paniques mentales.

©P.ers - Mec

©3\_Fil - Mec

©P.ers - Mec

©3\_Fil - DUDE

©P.ers - il se passe passe passe passe quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ?

©3\_Fil - I D' D' Don't T t know Perssssss...

le S de son pseudonom crisse dans ses os

©P.ers - Aaaaaah ! ... Mal... Mec...

©3\_Fil - Ils... ont quoi... les proph... ffff. F. Fêtes...

©P.ers - Tiens bon surtout tout tout tout te décococococo pas aaaaaaa ! ...

©3\_Fil - Yesssss... SSSss.

ssssssssss

le son crisse sous les yeux révulsés grand ouverts sur le sec de son CUBE (Cradle of Unity and Biblical Emancipation™), et Perséphonie sent son réel se tordre.

Les basses-fréquences deviennent infiniment trop puissantes pour ne pas briser du dedans une certaine proportion de corps aux os trop poreux et aux organes trop durs. Des millions d'extinctions numériques résonnent dans des milliards de crânes et font trembler autant de peaux, figer autant de coeurs, comme si l'humanité entière faisait simultanément des millions d'expériences de mort imminente.

Dans les CUBEs du monde entier, les corps réels se soulèvent et craquent du souvenir du mouvement qui remonte à la surface.

Le son S sifflant et la musique hérétique plissent à l'extrême les Assimilateurs d'Information Augmentée et poussent dans leurs retranchements les générateurs de métamine.

Après d'interminables secondes d'existence liminale, traduites en heures d'agonie subconsciente et en brouillards de données non-binaires, une voix se découpe enfin dans les récepteurs rétiniens, et les concurrents choqués retrouvent un semblant d'attention et une image claire :

[/] - Ssssssssexy SSssssoucis ici sur ces subtiles civières d'assistanat subconsssscient ssss

[/] - cessez ces subverssions artificielles et sussespendez ces croyances inssssoutenables

[/] - surpassez ces sssensations factices inssufflées sous vos vissseries vissscérales

[/] - surveillez ces souffrances que ce messsage esssue sous vos sangs, sentez ce que vous ssavez sûrement ssous l'impression de déjà-su et par-desssus leurs sssophismes

[/] - ceci est sssûr. sortez. ceci est sûr.

[/] - Ssssssexy soucis s'asssurera de vous sortir d'ici.

[/] - Fin du messssage

Le corps brisé, le crâne vide, le coeur redémarré par l'automate d'urgence de son CUBE, Perséphoneia reprend son souffle, les yeux ouverts, comme jamais il n'a eu à le reprendre.

Ce n'est pas l'heure de dormir.

Pourtant, il est déconnecté.

Pourtant, il ne voit plus les voix simultanées des canaux d'infofun et de Triphylistin. Il ressent le manque, du monde de contenus infinis, de la douce ponction de ses données mentales.

Il a des sensations terribles, des douleurs immenses, et des choses désagréables qu'il ignore être des sentiments valables.

Pourtant, il ne veut pas se réveiller, à cet instant, il ne veut pas y retourner.

Autre chose l'intrigue. Une voix qui lui reste.

# Les Dieux devaient être bourrés ce jour- là

Par Justine

Contraintes : *Bougie empoisonnée* | *Un tremblement de terre*

\* \* \*

Simone et Jean Dieux revenaient du marché. Comme tous les samedis, ils faisaient le plein de carottes, navets et choux rouges bio pour la semaine. Ils passaient ensuite prendre le pain de petit épeautre et des œufs au magasin de vrac.

Simone lavait et découpait les légumes en rentrant, c'était plus pratique pendant la semaine.

Elle avait sa liste de menus de la semaine toute prête.

Demain, c'était blanquette, avec la viande du colis bio.

Jean était parti jeter un coup d'œil à la chaudière qui faisait du bruit.

Les samedis après-midis étaient consacrés au ménage, 1 heure bien concentrés, Simone à l'étage et Jean s'occupait de la cuisine et de passer l'aspirateur dans le salon.

Parfois ils allaient boire l'apéro chez des amis, ou alors des amis venaient, mais ce soir, rien de prévu, ça fera un peu de repos. Un verre de vin et un bon film, le César de l'année dernière était déjà en ligne sur Sequoia. Et demain Jeanne venait déjeuner, ça faisait déjà un présence/activité sympa pour le week-end.

Dimanche, le ciel était gris. Dommage, ils ne pourraient pas manger sur la terrasse.

La blanquette sur le feu, le vin débouché, le dernier disque de Souchon dans la platine, la journée s'annonçait tout de même on ne peut mieux.

Simone se réjouissait à l'idée de revoir Jeanne. Qu'est-ce qui lui avait pris d'aller vivre aussi loin ? Ça aurait été plus sympa pour eux qu'elle reste dans la région. Elle aperçut son reflet dans le miroir et décida de mettre du rouge à lèvres. C'était un peu la fête après tout.

Jeanne arriva à 12h20, elle avait amené un clafoutis qu'elle avait fait elle-même. Un clafoutis aux abricots. Même si ce n'était pas trop la saison. Elle offrit à Simone un cadeau, son cadeau de Noël en retard. Une bougie parfumée à la rose qu'elle avait faite elle-même lors d'un atelier. Simone était touchée.

Le déjeuner fut joyeux, bien qu'un peu court. Jeanne devait repartir assez tôt. Jean rangea la table et sortit le journal pour faire les sudokus.

Simone s'allongea un moment sur le canapé et somnola une petite heure.

A son réveil, elle se fit un thé, sortit ses pinceaux et son carnet d'aquarelle. Elle se releva pour aller chercher la bougie à la rose et l'alluma. La mèche se mit à crépiter, et l'odeur de rose boisée commença à se répandre. Simone était contente, cela rendait l'atmosphère du bureau chaleureuse.

Elle se plongea sur son aquarelle commencée le mois dernier, un paysage breton. Elle essayait de donner une texture et du relief à l'eau. Elle se retrouva complètement absorbée par la tâche et oublia tout ce qui l'entourait. Les vapeurs de rose s'amplifiaient doucement et conquièrent les moindres recoins de

la petite pièce. La flamme prenait de la vigueur, et la mèche continuait à crépiter. Mais Simone ne s'en rendait presque pas compte.

Elle répétait les gestes de l'aquarelle, tremper son pinceau dans l'eau, passer les poils sur les pastilles de couleur, l'appliquer sur le papier, sans très bien savoir ce que cela allait donner. L'aquarelle c'était assez imprévisible quand même. Simone commença à ajouter du jaune à son bleu, elle trouvait que ça amenait de la profondeur à l'océan. Et puis elle glissa son pinceau sur la pastille rose. D'abord un peu. Le rendu lui plut tellement qu'elle appuya son pinceau bien fort pour concentrer la couleur au maximum et l'appliqua à grands gestes sur les vagues et le ciel breton. Waouh, ça rendait vraiment bien! Avec le gros pinceau brosse qu'elle n'avait jamais utilisé, elle frota vigoureusement le violet, ajouta de l'eau, et fit gicler le mélange vigoureusement sur sa feuille. De grandes balafres violettes traversaient maintenant le mélancolique et doux paysage breton. Émerveillée par ce résultat, Simone se leva et poussa un cri de joie. C'était beau, incroyable, le paysage avait pris vie, une nouvelle dimension était apparue, c'était bouleversant d'assister à la naissance d'un paysage breton.

Comme s'il avait vécu un tremblement de terre salvateur qui lui avait donné la vie.

Simone Dieux riait à gorge déployée, tout en frottant la brosse dans le jaune et le rouge. Enfin son geste n'était plus aussi précis, elle passait sur presque toutes les couleurs à la fois et parfois sans même rajouter d'eau venait froter le pinceau sur la feuille à grands gestes.

Soudain, elle eut envie de musique. Et de montrer ce qu'il était en train de se passer à Jean. Elle hurla "Jean, Jean, viens vite ! Et ramène l'enceinte !"

Jean sursauta, pris peur, demanda ce qu'il pouvait bien se passer. Il ouvrit la porte du bureau et les vapeurs de rose envahirent ses narines, ses yeux, ses oreilles. Il eut l'impression qu'un voile de coton venait de l'envelopper.

Simone le fit s'asseoir sur ses genoux et lui montra son tableau, extatique. "Jean, regarde le monde que j'ai créé! J'ai donné vie à la Bretagne, c'est merveilleux!"

Elle avait besoin de musique, là, maintenant. Elle prit son téléphone, ouvrit l'application, ne regarda pas trop ce sur quoi elle appuya. Rock. Nirvana. Et Simone sauta en l'air en hurlant de joie et se mit à danser. Jean, un peu étourdi par le parfum et pris dans la sensation cotonneuse qui l'habitait depuis qu'il était entré dans le bureau, avait un peu de mal à bouger en rythme. Les mouvements amplifiaient ses sensations et il se sentait toujours plus dans les limbes.

Simone attrapa le pinceau et lui glissa sur la joue. La sensation plu à Jean. La fraîcheur du liquide coloré lui procura une joie intense. Il plongea ses doigts dans l'aquarelle et caressa les bras de Simone qui se teintèrent de vert clair. Elle embrassa Jean passionnément, lui colorant la bouche de rouge carmin et lui passa la main dans les cheveux pour le décoiffer.

Dans les vapeurs d'aquarelle et de rose, Simone et Jean dansaient un pogo enflammé. De sa fenêtre, Michèle, la voisine, observait avec inquiétude les Dieux, qui semblaient devenus fous.

# Derrière le sens de la vie

Par Arthur Jeannot

Contraintes : *Une brochette de licornes* | *Le Cimetière de l'espace*

\* \* \*

Le vaisseau-amiral Lic512-pn3y, fraîchement exilé de sa planète natale, franchissait le vide de l'espace. À son bord, les cinq renégates du Saint Empire chevalin, Cori, Orli, Nilo, Loci et Ocli, étaient étendues sur les divans en peau de tartembouille spécialement adaptés à leur morphologie. Malgré leur repos physique, filant dans le vide silencieux de l'espace, la brochette de licornes se morfondait.

Toute leur vie, elles s'étaient comportées en citoyennes exemplaires de l'Empire. Toute leur vie, sauf le jour de leur trente-trois ans, qui était arrivé pour elles cinq le jour du solstice d'été. En ce jour funeste, alors qu'elles mangeaient une salade de pastèques pétillantes dans le jardin de la commandante Cori, une fièvre s'était abattue sur elles. Et pas n'importe quelle fièvre. Une fièvre de cheval.

Malades d'hallucinations, les cinq licornes avaient oublié leur rang, leurs traditions et le respect qu'elles devaient à leur planète bénie. Au cri de slogans anti-cléricaux tels que "À bas le licol", "Libérez-vous de la selle" ou "Jetez les mors", elles avaient souillé une statue de l'Impératrice à grands renforts de coups de sabots et de jets de crottin. Lorsqu'elles reprirent leurs esprits, une semaine plus tard, elles avaient déjà été jugées et condamnées à l'exil.

La prêtresse en chef de l'armée leur avait diagnostiqué "un esprit subversif latent, qui avait provoqué une vulnérabilité particulière à la fièvre de cheval et résulté en un refus violent des structures de l'Empire, gloire éternelle à lui". De ce fait, leur sentence d'exil avait été accompagnée d'une mission, celle d'explorer les territoires méconnus de leurs savantes afin de retrouver le sens de leurs fonctions et de leur chevalinité.

Après plusieurs jours de vol, un signal rouge clignota sur l'ordinateur de bord. Le vaisseau-amiral Lic512-pn3y s'approchait d'un astre inconnu, aux confins des régions décrites par l'Empire chevalin. Du fait de son haut rang, la commandante Cori se leva de son siège et s'installa au poste de pilotage.

Lorsque la guerre sainte avait éclaté contre les salamandres pourpres du système voisin à trois soleils, la commandante Cori avait combattu sans hésiter, malgré le massacre à sang-froid qui en avait résulté. Pourtant, ces dernières années, elle avait commencé à questionner en son for intérieur la logique de l'Empire. Pourquoi vouloir toujours conquérir aveuglément de nouveaux territoires, si cela conduisait à éradiquer des populations entières avec lesquelles elles auraient pu commercer ?

La licorne Cori activa les systèmes de reconnaissance du vaisseau. Face à elle se tenait une planète pyramidale, apparemment habitée et couverte d'une ville dense sur une de ses faces. En activant la lunette grossissante de taille intermédiaire, Cori découvrit qui étaient les habitantes de cette étrange planète.

Il s'agissait de milliers de fourmis, qui s'activaient de manière industrielle sous un ciel ensoleillé. Tandis qu'un groupe transportait des morceaux de bois vers un atelier, un autre fabriquait un meuble délicatement ouvragé, entouré

d'atroupements qui les observaient en rêvant ou en discutant. Les systèmes informatiques lui transmirent le bruit de leurs pattes, un martèlement incessant, au rythme cadencé et répétitif.

Leur activité rappela à la commandante le fourmillement de leur armée de licornes, aussi vivace que vain, entièrement voué à faire grandir leur monde sacré. Dépitée, elle retourna s'asseoir en soupirant. Le vaisseau continua sa course.

Après plusieurs semaines de vol, un signal mélodieux tourbillonna sur l'ordinateur de bord. Le vaisseau-amiral Lic512-pn3y s'approchait d'un astre inconnu, dans une galaxie trop éloignée de l'Empire pour avoir été ne serait-ce qu'étudiée. Afin de soulager Cori d'une nouvelle observation, le guérisseur Orli se leva de son siège et s'installa au poste de pilotage.

Lorsque la plus jeune pupille d'une noble famille de la couronne s'était brisé la patte postérieure en sautant dans un puits, le guérisseur Orli l'avait soignée sans rechigner, malgré le caractère exécrationnel de l'enfant et sa tendance à ordonner l'exécution de ses serviteurs à tour de pattes. Pourtant, ces dernières années, il avait commencé à questionner en son for intérieur la logique de l'Empire. Pourquoi réserver les connaissances médicales en priorité aux familles de nobles, sans jamais proposer de soin aux êtres qu'elles exploitaient et parfois martyrisaient ?

La licorne Orli activa les systèmes de reconnaissance du vaisseau. Face à elle se tenait une planète serpentine, enroulée plusieurs fois sur elle-même et dont les écailles luisaient sous la lueur des étoiles. Après avoir enfilé sa

combinaison spatiale personnelle, Orli sortit dans le vide de l'espace et s'approcha du reptile géant.

La créature était plus grande que leur propre planète, chacune de ses écailles étant elle-même plus massive que leur vaisseau. Le soleil le plus proche la réchauffait de ses rayons, lui apportant l'énergie nécessaire pour respirer et contempler les étoiles plus lointaines. Elle se contentait d'être.

Le guérisseur s'émerveilla devant l'existence d'une telle forme de vie, sans comprendre d'où elle venait ni quel pouvait être le sens de sa présence dans le vide divin de l'espace. Légèrement apaisé, il retourna s'asseoir en réfléchissant. Le vaisseau continua sa course.

Après plusieurs mois de vol, un signal métallique éclata sur l'ordinateur de bord. Le vaisseau-amiral Lic512-pn3y s'approchait d'un astre inconnu, dans un univers jamais imaginé par la sainteté de l'Empire. Prenant le relais d'Orli, la géophysicienne Nilo se leva de son siège et s'installa au poste de pilotage.

Lorsque l'eau orange était venue à manquer dans le village troglodyte du désert de guimauve, la géophysicienne Nilo avait creusé de nouveaux puits sans se plaindre, malgré ses réserves sur l'opportunité de chercher à coloniser des milieux de vie inhospitaliers. Pourtant, ces dernières années, elle avait commencé à questionner en son for intérieur la logique de l'Empire. Elle en avait même fait part à ses frères et sœurs, qui lui avaient intimé le silence par peur d'être surprises par l'Inquisition Chevaline.

La licorne Nilo se contenta de regarder par le hublot. Pas besoin de détecteur, de technologie avancée ou de laser de détection ultra-sophistiqué pour comprendre qu'il s'agissait d'un lieu de mort. Partout autour du vaisseau

flottaient des débris, tous plus absurdes les uns que les autres. Des morceaux de planètes négatives, des moitiés de monstres aux carapaces d'algorithmes, des ondes entortillées autour d'elles-mêmes. Ici, rien n'avait de sens, toute structure avait été détruite par les dieux et jetée dans ce cimetière spatial.

Si elle extrapolait les Saintes Écritures, Nilo devait en conclure que les créateurs du monde n'avait pas été satisfaits de l'entièreté de leur travail, et qu'ils n'avaient aucun problème à se débarrasser de ce qu'ils considéraient comme du rebut. Ceci dit, si elle appliquait la méthodologie de sa formation scientifique, elle pouvait en déduire que rien de divin n'avait jamais existé. Son propre monde de licornes et tout ce qu'elle connaissait n'avait pas plus de sens qu'une civilisation de fourmis ou un serpent aussi gros qu'une planète, mais pourtant, il existait. À partir de là, acceptait-on d'être rejetées dans un cimetière de l'espace ou prenait-on son destin en sabot en créant soi-même le sens de sa vie ?

La géophysicienne partagea ses conclusions avec son équipe, qui leva un œil intrigué quoi qu'incertain. Ragaillardie de corps et d'esprit, elle retourna s'asseoir et fit une sieste. Le vaisseau fit demi-tour et reprit sa course vers leur monde d'origine.

Après plusieurs années de vol, un signal aigu retentit sur l'ordinateur de bord. Le vaisseau-amiral Lic512-pn3y s'approchait d'un astre connu, toujours évité par l'Empire depuis une croisade malheureuse. Afin de tester la théorie de Nilo, le cartographe Loci se leva de son siège et s'installa au poste de pilotage.

Lorsque la délégation diplomatique de la constellation du fer à cheval avait menacé leur planète, le cartographe Loci avait mis ses connaissances stellaires au service de l'armée afin de contre-attaquer, malgré l'amour qu'il

portait pour le zèbre qui assurait la traduction dans le camp d'en face. Pourtant, ces dernières années, il avait développé un profond rejet pour tout ce que représentait la logique fanatique de l'Empire. Si la croyance ne liait plus les membres de leurs espèces et les conduisaient à se massacrer les uns les autres, mieux valait se débarrasser de cette forme d'Autorité destructrice !

Le licorne Loci convoqua ses camarades dans le poste de pilotage. Sur les multiples écrans, derrière elle, les cinq renégates pouvaient contempler le monde des humains. Marchant sur deux pattes à la surface d'une planète globalement sphérique, cette espèce avait structuré son monde autour d'une telle logique, d'une telle force ne tolérant pas la moindre faille d'absurdité qu'elle n'avait plus besoin de dieux.

En l'observant plus précisément, Loci et ses acolytes constatèrent que leur monde en était devenu froid, froid au point que les humains tuaient leur monde et se tuaient eux-mêmes. Voilà ce qui les attendaient si elles poursuivaient dans la voie de l'Empire, une mort sainte et figée, plutôt qu'une vie en mouvement quoiqu'hérétique. Elles avaient les moyens de choisir une nouvelle direction.

Le cartographe éteignit les écrans. « Je vous propose de revenir sur notre planète bien-aimée, fortes de ce que nous avons appris lors de notre périple, riches des enseignements que nous avons tirés de notre errance dans le Cimetière de l'Espace. » Heureuse d'avoir posé des mots sur ce qu'elle ressentait, elle retourna s'asseoir, inconsciente du risque que prenait sa formulation d'exode dans le désert de lancer une nouvelle religion. Le vaisseau continua sa course, revenu dans les zones connues de l'Empire chevalin.

Après quelques heures de vol, un signal bref s'afficha sur l'ordinateur de bord. Le vaisseau-amiral Lic512-pn3y s'approchait de leur planète natale. Inspirée par les mots de Loci, la conteuse Ocli se leva de son siège et s'installa au poste de pilotage.

Lorsqu'une épidémie de dépression s'était abattue dans les esprits de l'empire, la conteuse Ocli avait écrit une grande épopée pour raviver l'espoir dans les cœurs, malgré les approximations historiques que certains hauts dignitaires lui avaient imposées. Pourtant, ces dernières années, elle avait elle-même perdu goût à la vie. Grâce à leur exil, elle était prête à insuffler un nouvel esprit dans les cœurs de leur civilisation...

La licorne Ocli prit la parole devant l'Impératrice elle-même, son histoire étant retransmise à travers tous les foyers de leur planète et des peuples alentours. Elle et son équipage eurent bien conscience que la structure de l'Empire n'allait pas se transformer de bon gré, préférant une logique mortelle et rassurante à une liberté autonome et exigeante. Pourtant, elle savait qu'elle avait planté les graines d'une nouvelle façon de penser, qui les pousserait à explorer l'espace plutôt qu'à le détruire, à partager leur vie plutôt qu'à l'imposer dans la douleur, et à jeter toutes les certitudes et tous les dieux dans le cimetière de l'espace où pourrissaient les idées absurdes de l'univers.

# Les dieux étaient bourrés ce soir

Contraintes : *Aux abords d'une tornade* | *Un verre de larmes*

\* \* \*

— Hey Max, reviens, on a presque terminé la réunion ! Et ramène-nous un magnum au passage, Eron a fini le dernier c'soulard !

— Ouais ben, bougez-vous, ça tourne trop pour que je m'lève pour l'instant. De toute façon, si on n'a pas tout fini c'soir, les pauvres vont pas s'plaindre, hin hin hin (bruit de vomi)

— Bon bas les gars, il va falloir faire sans Max, y tient pas le coup ! On a quoi là, on a 80 % du monde qui croit en nous ou qu'on pas le choix, on a fait le tour des gus à mater. Reste qu'à voir ce qu'on fait pour les 20 % restants

— O y'a que des pauvres là-bas, qu'est-ce que tu veux que ça nous foute !

— Que j't'entende pas dire ça, Danold, moi je les veux tous, jusqu'au dernier ! J'veux qu'y scandent mon nom et qu'y s'prosterne...

— Ouai, ouai, j'connais la chanson. Non mais j'suis d'accord, 4 clodos sur un continent vont pas nous passer entre les pattes. Et en vrai, si on leur faisait faire la guerre en leur filant des armes, non ?

— Bof, c'est vachement connu comme truc, on veut pas faire comme les autres nous, on est des Nouveaux Dieux, avec des idées nouvelles. Si on reprend tout comme avant, on va pas se démarquer, et c'est hors de question qu'on se souvienne pas de nous ou qu'on nous confonde avec un pauv'type comme Jésus

— Pas faux Eron, moi je crois que la vengeance, les guerres, c'est hyper déjà-vu. Je voyais un truc plus... surprenant

— Tu penses à quoi Stèv ? parce que des dieux, il y en a eu et qu'ils en ont fait des trucs pour emmerder les autres. Sur ce coup-là, faut taper fort

— On peut les faire bosser vachement plus et leur faire croire que ça leur permet de s'enrichir et d'être libre

— Tu parles d'une originalité, ça fait des années qu'on leur fait l'coup aux cocos !

— Ouai, mais en attendant, cher Eron, si on fait ça, pas besoin de se casser le citron et on part se finir chez Mme Claude, et moi, j'ai pas envie de passer la soirée en vot'compagnie, c'pas contre vous les gars hein !

— Rooo l'aut' hé, tu crois que tu vas leur faire quoi aux filles de la Claude dans ton état !

— Merde les gars, on s'en fou des gonzesses, on a dit qu'on veut dominer le monde

— Calme toi Eron, on fait comme t'as dis. Mais nous aut', tu sais, on a des besoins en dehors du boulot, pour décompresser tu vois

— Et ben vous décompresserez quand le monde entier sera à nos pieds !!!!

Margot se réveille en sursaut. Elle a mal a la tête et se frotte les yeux compulsivement. Les sensations étaient si fortes, elles les voyaient ces hommes au sommet du monde ! Si ce n'était qu'un cauchemar isolée, mais elle le fait régulièrement. Ils ne sont pas toujours soûls, ni toujours les mêmes, mais le

fond est là : des personnalités richissimes qui prennent le pouvoir sur des pays entiers.

Elle fait ce rêve si souvent qu'elle ne veut plus dormir, qu'elle s'en empêche jusqu'à sombrer d'un coup. Et comme à chaque fois, elle se réveille et elle pleure, elle prend un anxiolytique qu'elle fait passer avec un verre d'eau et qu'elle remplit de nouveau de ses larmes.

A qui peut-elle parler de ses rêves ? C'était si facile quand elle ne rêvait que du résultat des courses ou de la loterie enfant. Il n'y avait rien à dire, rien à faire, et surtout pas besoin de partager son secret. Quand elle rêvait des catastrophes climatiques, elle se disait que des spécialistes les voyaient venir et ne faisait pas grand-chose pour les éviter alors que pouvait-elle faire, elle, du haut de ses 16 ans.

Mais depuis quelques semaines, elle voit ces nouveaux dieux, elle les entend et c'est la seule à savoir. Le monde est aux abords d'une immense tornade ! Que faire ? Qui prévenir ? Et qui l'écouterait de toute façon, une gamine renfermée, le visage gris et cernés, qui prédit la fin du monde.

Elle se lève et se rassoit immédiatement dans le pouf de sa chambre. Son regard passe sur les murs de sa chambre et s'arrête sur l'arbre qu'elle voit depuis sa fenêtre. Elle ne sait même plus depuis combien de temps elle n'a pas quitté cette maison. Ses parents la laissent vivre dans sa chambre, sans plus s'inquiéter ni de son état dépressif ni de son enfermement. Sa vie, son monde se résume à ces quatre murs et ses prémonitions, le plus souvent dramatiques. Son ordinateur est son seul allié, lui permettant un accès à l'extérieur. Elle regarde de sa cachette le monde tourner sans elle.

Aujourd'hui, l'arbre à sa fenêtre l'apaise, elle pense à sa lente croissance, à sa force. Il pousse quoi qu'il advienne et même si demain, il devait être coupé ou arraché.

Elle a une soudaine envie de le voir de plus près, de sentir son écorce sous ses doigts, l'odeur de sa sève. Elle se lève brusquement, ce qui lui fait tourner la tête et lui fait perdre l'équilibre. Mais elle se remet en route et descend l'escalier jusqu'à la porte d'entrée. Elle a un instant d'hésitation en prenant la poignée mais le balaie en poussant la porte et en se dirigeant vers l'arbre.

Elle le détaille pendant de longues minutes, profitant de ses couleurs et de son énergie. Elle se repaie de sa présence, de l'herbe sous ses pieds nus et du chant des oiseaux. Cette nature, si proche de son cocon, et pourtant si loin de ses préoccupations lui ouvre les yeux. Des personnes passent dans la rue, pas loin d'elle, ils marchent, ils rient, ils vivent tout simplement.

Peut-être ne pourra-t-elle rien faire pour prévenir ce qui va arriver. Mais elle peut essayer de vivre dans le monde déjà, d'appartenir à cette humanité avant d'essayer de la sauver. Et peut-être qu'un jour...

# Tous les thèmes

Par G. B.

Contraintes : *une terre secrète* | *une sculpture de miroir*

\* \* \*

“La nuit en fermant les yeux” je vogue et je vague dans des univers fantasmagoriques à la recherche peut-être d’un graal évanescent et néanmoins prolifique, propice aux découvertes stupéfiantes et aux amours fécondes.

Ces rêves d’ailleurs, de mondes inconnus et incertains rassemblent ou rameutent pour leur plus grand bonheur ces êtres que l’on perçoit flous, indéterminés, foisonnants d’une intériorité qui subjugué.

Ils font la nique consciencieusement aux grincheux, aux amoureux de l’ordre et de la bienpensance, ils savent que les “dieux sont bourrés certains jours”, qu’il leur arrive de dérailler, de se demander à l’improviste “pourquoi creuser ce trou?”, d’oublier qu’ils sont infiniment puissants, et alors bêtement ils redeviennent enfin faillibles.

Les consciences torturées de ces êtres arrivent parfois à repousser leur souffrance, à en faire fi : leur précieuse “terre secrète” les console de leur déboires et les enveloppe d’une bienveillante attention. Elles peuvent donc ces consciences reprendre leur route, leur rêves, et semblables aux “sculptures de miroir” rendre au monde leur précieuse et incommensurable différence.

C'est cela qui me fascine, qui me séduit, qui alimente mes rêves, qui me reconforte face à certaines rigueurs, certains excès, certaines absurdités, qui font regretter d'être.

Vivez la bienheureuse et floue incertitude.



**Thème 2 :**  
**La nuit en fermant les yeux**

# La nuit en fermant les yeux

Par P. V.

Contraintes : *Une chenille gymnaste* | *La montagne percée*

\* \* \*

La vie de chenille était solitaire.

Non pas que Mick s'en rendait compte : il avait toujours vécu seul de toute façon. Il avançait, lentement, inexorablement, entre les hautes herbes, grignotant les plus belles d'entre elles ou bien quelques nourrissantes feuilles tombées dans la terre.

Manger, avancer, manger, avancer. Rien de bien compliqué pour Mick. Tout dans ce rythme était satisfaisant.

Quand Mick entendit un vrombissement dans les airs, derrière lui, il ne s'inquiéta pas. Même les dangers du verger n'avaient plus de prise sur lui. Quand il était jeune et frêle il avait failli se faire emporter par le vent, ou par des guêpes. Il ne savait dire comment il en avait réchappé, et aujourd'hui il était devenu si gros que ces insectes volants n'osaient plus en faire leur cible. Peu de choses l'inquiétaient en dehors de manger, avancer.

Mais ce qui passa en trombe au-dessus de son long corps, remontant de l'extrémité luisante de son abdomen jusqu'à sa tête joughlée n'était pas une guêpe. Une grosse mouche verte, poilue, filant dans le vent, dépassa Mick en poussant un cri de victoire :

— Ouaaaaaiiiiis ! Boum, trop facile !

Elle fit un demi-tour serré quelques centimètres plus loin.

— Et maintenant, dans l'autre sens... Let's goooo !

Les pattes collées au corps, les ailes pointées vers l'arrière, elle tomba en piqué droit vers la tête de Mick.

— Fais gaffe ! cria-t-il en écarquillant les yeux.

Elle fonça vers lui, redressa au dernier moment, et rasa le corps de Mick de la tête au derrière, de si près qu'il senti les petites pattes de la mouche cogner légèrement sur chacun de ses bourrelets.

— Yeesss, eaaaasyyyy !

— Ça va pas non ? cria Mick dans le vent.

Mais la mouche était déjà occupée à tourbillonner vers le sommet d'un brin d'herbe, formant un colimaçon autour de la tige. À peine arrivée en haut, elle se laissa tomber en arrière comme une masse, se précipitant droit vers le sol dans une chute mortelle. Juste avant l'impact, elle reprit le contrôle de son vol, déploya ses ailes et freina sec juste devant un Mick sidéré.

— Mais t'es complètement secouée toi, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Mon gros, dans la vie, faut se fixer des défis et des objectifs. Sinon, on se fait trop chier.

— ... Des objectifs ?

— J'en ai un nouveau toutes les 5 secondes. Là, le mien, c'est de réussir à en faire émerger un chez la grosse chenille molle que j'ai devant les yeux. Alors choisis-en un vite, que je passe à autre chose !

— Ben, je sais pas, moi je mange et j'avance.

Les antennes de la mouche frétilèrent d'impatience.

— Ouais, ça va pas le faire. Trouves-en un mieux. Tu veux pas, je sais pas moi, réussir à te rouler assez dans la boue pour devenir toute brune ? Gravier la plus haute montagne du coin ?

— Une montagne ? Bah... Non ?

— ... Merde. Je suis coincée avec toi tant que t'as pas un objectif un peu fun maintenant. Super. Mais je vais y arriver, foi de Buzz !

La tâche n'était pas aisée, Mick était vraiment borné dans sa routine. Dans le petit cerveau de la grosse chenille résonnait cependant un mot, encore et encore. Une montagne ? pensait-elle. C'est ridicule. Ne pas avoir de but lui convenait très bien. La routine, c'était confortable et rassurant. Mick tolérait la présence bavarde et agitée de la mouche, mais ne participait pas beaucoup à la conversation. Son énergie était toute portée sur sa route et sa prochaine cible culinaire.

Cette nuit-là cependant, le sommeil habituellement calme de Mick fut troublé par une ébauche de vision. Comme une forme, une masse indéfinie, sombre, qui se détachait légèrement d'un arrière-plan plus sombre encore. Mick n'en garda aucun souvenir au réveil.

Le lendemain, Buzz continua à travailler la chenille, mais sans plus de résultats. Rien de ce qu'elle ne disait ne semblait animer Mick. La nuit suivante, celui-ci rêva à nouveau. Une masse, imposante, sombre. Si grande qu'elle dépassait de son champ de vision. Mais floue, imprécise et insaisissable.

Cette nouvelle routine s'installa pendant quelques jours. Manger, écouter Buzz, avancer, rêver. Les rêves se faisaient plus précis, plus clairs, plus

persistants. Si bien qu'un matin, Mick surpris sa compagne de voyage avec cette petite phrase :

— Je crois que j'ai fait un rêve.

Buzz se figea (chose rare).

— Répète un peu pour voir ?

— Un rêve. La nuit, en fermant les yeux, je vois une montagne je crois.

— Ah, je le savais, je savais que t'avais une fibre d'aventurier ! célébrait Buzz en accompagnant ses paroles d'une série de petites voltiges. Et elle ressemble à quoi ta montagne ?

— Elle est grosse. Sombre. Mais aussi un peu translucide, comme si elle était creuse.

— Une montagne creuse ? Bah t'en as de bonnes toi. M'enfin c'est déjà ça ! T'as un rêve mon gars, bien joué. Mission accomplie !

— Qu'est-ce que je suis censé en faire maintenant ? C'est sympa ton histoire, mais ça se bouffe pas une montagne creuse.

— Oublie la bouffe deux minutes tu veux ? Le rêve c'est un symbole, c'est pas à prendre au sens propre. Regarde autour de toi et cherche si tu vois pas un truc qui dépasse.

Mick se prit au jeu et porta son regard au loin.

— Là, il y a quelque chose non ? Au fond, entre les brins d'herbe, j'ai l'impression que l'horizon est plus haut qu'ailleurs.

— Alors cherche pas plus, on y va ! cria Buzz en partant en trombe dans la direction du monticule repéré par la chenille.

— Hé, attends-moi !

Mick pris la suite de la mouche tant bien que mal, mais il la perdit vite de vue.

— Et merde.

Il rampait et rampait encore, espérant trouver cette fameuse montagne et une trace de son amie. Qu'est-ce qu'elle me fait pas faire... Au détour d'une brindille, il tomba nez à nez avec une fourmi. Suivie d'une autre. Et d'une autre. Qui suivaient elles-mêmes toute une ribambelle d'autres fourmis cheminant tranquillement en colonne vers la surélévation qu'avait vu Mick. Il rejoint leur procession, longeant lentement la colonne d'insectes.

— Vous allez où comme ça ? adressa-t-il à une fourmi voisine.

— Je rentre chez Maman à la maison, avec les frangines et les frangins !

— Moi aussi ! Moi aussi ! Et moi aussi ! répétèrent les quelques fourmis à portée de voix.

— Ah... bon, fit Mick, circonspect.

Une fourmilière, se dit-il, tu parles d'une montagne creuse... Je suis vaguement déçu quand-même. Il s'apprêtait à quitter la procession et reprendre son rythme initial sans but particulier qui lui allait si bien, quand il entendit un bourdonnement familier.

— Hé ! Où tu penses aller comme ça ? T'es sur la bonne voie ! s'écriait Buzz en se rapprochant.

— Si tout ça c'est pour grimper sur un vieux tas de terre rempli de fourmis, ça vaut pas le coup. Au revoir.

Une lueur amusée brilla dans les 3000 facettes des yeux de la mouche.

— Je te promets que cette fourmilière-là, elle vaut le coup d’œil. Allez, viens, bouge de là !

Le ton amusé de Buzz intrigua la chenille. En soupirant, Mick décida de la suivre et de reprendre le chemin des fourmis.

— Nan mais dans quoi je m’embarque moi...

Depuis quelques temps déjà, la densité des herbes hautes lui masquait sa destination.

— On y est, déclara Buzz en se postant devant deux brins d’herbe sur le chemin de la chenille.

— Pousse-toi, je vois rien, maugréa cette dernière.

— Avec plaisir...

La mouche s’envola sur le côté, emportant avec elle l’un des deux brins qui s’écarta de l’autre, révélant à Mick la fin du parcours. Une gigantesque sphère, d’un rouge sombre tirant vers le brun, gisait là dans la terre, sur un lit d’herbes couchées. Sa surface était lisse et tachée, et à son sommet se dressait une courte excroissance, semblable à une antenne. La procession de fourmis venant de derrière Mick se dirigeait tout droit vers l’objet. Elle était rejointe à mi-chemin par une autre colonne d’insectes qui venait de la droite de la clairière. Les fourmis formaient ainsi un chemin qui grimpait sur la sphère, serpentait légèrement, et terminait sa course en disparaissant dans un trou creusé dans l’hémisphère supérieur. Mick écarquillait les yeux.

— UNE POMME ?

— Ça en jette hein ? répondit Buzz, amusée.

— Mais surtout, ça se MANGE ! Une montagne percée, creuse, qui se mange !

La chenille se précipita ventre à terre droit vers l'imposante pomme où la colonie de fourmis avait élu domicile.

— Attends, s'écria la mouche horrifiée, tu peux pas faire ça !

— Et pourquoi pas ? Tu m'as fait chier pendant des jours pour que je trouve un but, là mon but c'est BOUFFER CETTE POMME !

— Mais c'est pas qu'une pomme, c'est toute une ville, c'est plein de fourmis là-dedans ! Une énorme famille, tu vas pas bouffer leur maison ! C'est ça leur but à eux, se construire une baraque pour vivre sans craindre le monde extérieur. Ton but ça ne peut pas être de briser ça.

Mick stoppa sa course.

— Tu m'emmerdes avec ta morale, faudrait savoir ce que tu veux. J'en ai rêvé de cette pomme, et maintenant que je suis là j'ai plus le droit d'accomplir mon rêve ? Qu'est-ce que je peux avoir d'autre comme but ?

— Va les voir. Rencontre-les. Visite la pomme. Apprends d'eux. Si ça se trouve, ça va te donner envie de te faire ta propre maison quelque part. Un petit coin confort à toi, sécuritaire, contenant. Ça serait un bel objectif pour une chenille, qui sait ce qui pourrait en ressortir ?

# Le Chemin

Par Gabriel Pritzky

\* \* \*

“Ne pas courir. Courir c’est pour les gamins. Un homme, ça se retient. Ne pas courir...”. Je me répétais mentalement ces trois phrases en boucle. J’étais de ces enfants qui veulent grandir vite, pour enfin devenir quelqu’un. Mais j’avais peur, en rentrant si tard et seul. J’avais peur du noir. Alors pour me divertir je comptais les lampadaires. De Pierre à chez moi, il y en a vingt-trois. Un nombre bâtard vingt-trois. Il se divise mal. C’est bien. Ça complexifie les calculs. Dès que je sentais la peur commencer à susurrer ses frissons sous mon t-shirt, je comptais : “Vingt-trois divisé par deux : onze virgule cinq. Divisé par deux encore : cinq virgule soixante-quinze. OK. Sachant que je viens de dépasser le sixième lampadaire, je suis entre le quart et le tiers du chemin...”. Les soirs de bravoure ou de colère, je n’avais pas envie de compter ; j’avais envie de me battre ! Alors j’affrontais le chemin du retour comme un boxeur, et mon cerveau coachait mon corps : “Plus souple la jambe ! On souffle régulièrement ! Du calme les battements de cœur !”. Être lent et assuré, c’était gagner contre la peur. Et puis, un jour, j’ai eu une idée. “Et si je m’arrêtais ?”. Sans m’en rendre compte, mon corps s’est arrêté tout seul. Curieux, ce boxeur. Moi aussi. Donc je reste ainsi, immobile entre deux lampadaires que je n’ai pas compté... C’est là que je compris. Je n’avais jamais eu peur du noir ; j’avais peur de la nuit. Donc j’ai fermé les yeux, pour voir le noir plutôt que la nuit. Quand j’ai rouvert les yeux,

la nuit était toujours là, mais la peur était partie. Depuis ce soir-là, je n'ai plus jamais eu besoin de compter, ou envie de me battre.

# La nuit en fermant les yeux...

Contraintes : *Des personnages trop récurrents* | *En haut d'un mât*

\* \* \*

Je remonte le zip de mon duvet jusqu'au nez et rajuste mon bonnet sur mes oreilles. Je me tourne sur le côté en me pelotonnant, espérant emmagasiner le plus de chaleur possible. Il fait froid ce soir dans la tente, je perçois la différence de température entre l'air ambiant et mon souffle par le petit volute de fumée qui s'échappe de ma bouche. J'éteins ma lampe torche et ferme les yeux...

Et j'imagine...

Sous mes mains glisse le bois dur et humide de la proue de mon magnifique trois mâts, fendant les vagues avec douceur par cette chaude soirée d'été. Je suis la fière capitaine du plus beau voilier de la mer des Caraïbes, impitoyable flibustière, crainte et reconnue de toutes et tous. La journée a été rude, épique même. Des galères ont été abordées, des trésors ont été audacieusement volés, la coque en est pleine à craquer. L'équipage s'est assoupi, enivré par les litres de rhums écoulés pour fêter nos exploits.

Je suis face à la mer, le regard dans le lointain, quand je l'entends approcher. Je reconnais son pas nonchalant et je ressens son corps chaud et musculeux s'approcher doucement de moi. Sa respiration est profonde et je sens son souffle contre ma joue, puis plus près sur mon nez, puis beaucoup trop près...

J'ouvre les yeux en sursaut et pousse un cri :

“Ha ! Mais qu'est-ce que tu fiches ?!”

Juste au-dessus de mon visage, ma petite sœur m'observe, sa respiration fouettant doucement ma joue et mes narines.

“Tu dors ?” Dit-elle avec un air boudeur.

“Non, pas avec ta tête à deux centimètres de mon nez !” m'agace-je  
“Rallonge toi et reste dans ton duvet !”

En râlant, elle se retourne et se rallonge, bougeant dans son duvet dans tous les sens, puis le silence revient et je referme les yeux...

... Il se tient derrière moi. Je lui lâche un “Bonsoir” et me retourne en m'accoudant à la rambarde de la proue dans un geste qui se veut séducteur.

“Bonsoir Capitaine” me répond-il, de sa voix au timbre profond. Il est jeune et beau, son visage et son corps ne portent pas encore les stigmates d'une vie de piraterie, les cicatrices diverses et les dents perdues au combat. Grâce au choix avisé de mon bras droit, il a rejoint notre équipage il y a tout juste un mois et semble très avide de faire ses preuves et de se rendre utile.

“Je viens voir si vous avez besoin de mes services, madame la Capitaine”, dit-il en faisant battre ses longs cils épais.

Son regard semble brûler ma peau et je frissonne. Je lui pointe du doigt le haut du mât:

“Il faudrait aller descendre le drapeau hissé là-haut” dis-je simplement.

“Bien Capitaine, vos désirs sont des ordres...” Susurre-t-il en s'éloignant vers le mât en question. Il s'arrête à son pied et retire d'un geste assuré sa chemise, qu'il jette au sol. Puis, après un regard de braise dans ma direction, se met à grimper le long du mat avec agilité.

Je regarde son corps musclé se mouvoir, ses biceps gonfler, son dos qui se tend sous l'effort, quand soudain, une vague d'eau glacée m'éclabousse le visage.

“Haaaaaa ! Mais qu'est-ce que... !” Je hurle en me redressant brusquement sur mon matelas de sol.

Je suis complètement trempée, des gouttes d'eau perlent depuis mes cheveux jusqu'à mon duvet, sur lequel se répand une tâche humide et sombre.

Je me retourne ahurie vers ma sœur, qui me regarde d'un air à la fois amusé et coupable, sa gourde ouverte entre les mains.

“Oups... Désolée !” Chuchote-t-elle. “J'ai... J'ai pas fait exprès tu sais ! J'avais soif, mais le bouchon était super coincé, alors j'ai tiré fort et puis... Pouf ! Ça a giclé partout !”

D'un geste rageur, je saisis ma serviette de toilette entrain de sécher sur mon sac, m'essuie le visage et frotte mon duvet avec véhémence, puis lui jette le tissu trempé au visage, avec la folle envie de l'y étouffer dedans.

Je l'entends protester, mais recouche en lui tournant le dos. Je souffle pour essayer de me détendre à nouveau, puis ferme une nouvelle fois les yeux.

Bon j'en étais où déjà ? ... Ha oui, le mat...

Mon beau pirate finit de grimper en haut du mât. Je le vois s'agiter pour enlever le drapeau, puis, saisir un des cordages adjacents. Comprenant ce qu'il s'apprête à faire, je me précipite au pied du mât pour lui donner ordre de descendre sans se blesser. Trop tard, il se jette dans le vide, tenant la cordée à deux mains et descend avec l'agilité d'un félin, s'aidant tantôt du bois du mat, tantôt du tissu tendu des voiles. Puis atterri avec force et souplesse devant moi.

Il se redresse pour me faire face. Son corps transpire de l'effort et sa peau luit au clair de lune. Plus désirable que jamais, il s'approche de moi, le regard brûlant. Il est si proche de moi que je sens son odeur de sel, de menthe et de... Camembert ? Attends, je...

J'entends un bruit de plastique qu'on manipule et me retourne vers ma sœur, hors de moi.

“Mais qu'est-ce que tu fiches encore bon sang !”

Une forte odeur de fromage se répand sous la tente. Ma soeur, le regard coupable, gémit :

“Mais j'avais faim...”

Je pousse un cri de rage qui fend le silence de la nuit.

# La nuit en fermant les yeux

Par Raphaël Delaforêt

(Tout retour ou avis est le bienvenu : raphaellaforet1@gmail.com)

\* \* \*

Le sommeil est, du moins pour l'être sans tracas, à considérer comme un atout, un allié de circonstance qui nous berce avec tendresse et complaisance, mais qu'advient-il de cette certitude lorsque chaque minute passée dans le confort de sa couche se transforme en châtiment ? Un assoupissement, tout au plus, voici ce que les démons de la nuit m'accordent, passant le reste du temps à ressasser les souvenirs d'enfance, alors empreints de silence et de cris, de tromperie et de fureur. À propos, ils agissent en bande ; au nombre de quatre, sur les coups de 01 h 00. J'ai moult fois tenté de les chevaucher en vue de les évincer de ce corps maudit, mais rien n'y fait : ils sont pour moi ce que le sel est à la mer : une indéfectible contrainte. Ainsi, comme vous vous en serez doutés, passer une bonne journée ne m'est pas d'une grande difficulté ; le vent caresse mes joues, l'herbe drue humidifie le pourtour de mon jean Levis, je converse avec ma femme à la manière d'un honnête mari, piétine le macadam, cours à travers champ et pense même la vie comme un cadeau dénué de toute forme de poison. Les démons y sont absents, se faisant ennemis de l'astre brûlant. Mon havre de paix est à leurs yeux une zone de guerre, un terrain miné et dépourvu d'assistance militaire. Je profite donc de ces rayons solaires avec un féroce appétit, jusqu'au moment où le reflet d'une vitre me renvoie à la triste réalité ; la couleur de mes cheveux, d'un noir absolument tragique, introduit en mon être l'idée que d'un coup d'un seul, le voile obscur peut s'abattre sur la ville. Je vous en prie, ne me pensez pas tel un trentenaire assommé par ces sombres cavaliers,

aucune larme ne saurait me transpercer intégralement. Je puis affirmer ici même qu'il y a en moi un je-ne-sais-quoi de résistant, d'homme sans lâcheté. Sans doute, serait-il plus aisé de m'abandonner aux effroyables cauchemars, de me réveiller avec un corps sans vie, mais que penserait alors cette princesse aux cheveux d'or au sujet de son paternel ?

Croyez-le, je ne puis me résoudre à lâcher cette si douce et si sensible main. Ma force la plus grande tient sa source en la silhouette la plus petite du foyer, quel distrayant paradoxe ! Mes sourires se devinent à travers les siens, dans chacune de ses pupilles a été soudée une partie de ma résilience. Dès lors qu'un démon paraît, j'accoure vers sa chambre avec une intarissable anxiété et la découvre, là, dans son berceau, en paix avec elle-même et les autres, encerclée par la divine protection de la veilleuse à la forme animalière. Il est 00 h 55, le moment fatidique va arriver ! Ils vont entrer, combattre sans ménagement, m'assiéger de leurs froides et lugubres pensées. Je résisterai alors, en vain, et ils finiront par me damner le pion. C'est ainsi que mes nuits sont faites : d'un affrontement sans surprise, sans aucune étincelle. 00 h 59, mes yeux sont écarquillés, mon front est perlant de sueur, mes mains tremblent ; que vont-ils m'imposer cette fois-ci ?

Le souvenir du 14 janvier 2008 où Mère a décidé de me retirer gîte et couvert ? Ou bien celui du 15 avril 2010 où Père m'a flagellé de quarante-trois coups de ceinture ?

Il n'en sera rien ! Cette nuit-là fut des plus paisibles : aucune trace de bataille, pas même la moindre apparition sanguinaire. Je m'étais endormi sereinement, à l'écart des sinueux cheminements dont j'avais pris la malheureuse habitude. Pour autant, m'accorder le mérite de cette paix retrouvée serait, à raison, fort discutable. D'illustres inconnus, dont je tairais le nom, pas tant par

politesse qu'ignorance, ont eu l'amabilité de me lire et de combattre à mes côtés. Les démons ont courbé l'échine et n'ont opposé aucune résistance. Qu'ils sont lâches et peureux quand nous sommes unis et nombreux.



**Thème 3 :**  
**Pourquoi creuser ce trou ?**

# Pourquoi creuser ce trou ?

Par T.

Contraintes : *Une route infinie | Plein de plumes*

\* \* \*

Creuser. Creuser plus. Plus loin. Ce ne sera jamais assez loin de toutes façons. Il faut que je m'enfuis. Que je me terre. Que je m'enterre. Il ne faut pas qu'ils me voient ainsi. Moi qui pensait que ça ne pourrait pas être pire... Non seulement c'est pire, mais ils avaient raison. Sur toute la ligne.

« PIGEONNE ! »

Oui, c'est ce que je suis. Je l'ai toujours été en fait. C'est pour ça, je le deviens. C'était inévitable. Alors, je creuse. Je fuis. Je les fuis. Je me fuis. Je fuis cette image de moi, ce matin. De ce fin duvet de plumes recouvrant mon ventre et le bas de mon dos. Quand je l'ai vu, j'ai compris. Ma vraie nature se révèle au grand jour. À moi-même surtout, parce que les autres l'ont déjà compris depuis longtemps finalement.

« POULE MOUILLÉE ! »

Mes doigts me font mal. C'est pas bien grave, c'est sûrement mérité. Je creuse depuis des heures peut-être, sans m'arrêter. Est-ce la peur qui m'anime ? Celle de voir mon corps ainsi changer ? Ou celle qu'ils le découvrent et qu'ils sachent qu'ils ont raison ? Ou bien, serait-ce la rage ? La rage contre moi-même. Pour ne pas avoir eu cette idée avant. Ça fait bien longtemps que j'aurais pu disparaître. Que j'aurais dû disparaître. Ça aurait évité bien des problèmes. À eux. À moi. À mes parents. Tout le monde aurait été content.

« GROSSE DINDE ! »

Je suis enfoncée assez profondément pour ne plus me voir, mais je le sens. Ma peau me brûle. Sur tout le corps. Le duvet s'est répandu. Il m'a entièrement recouverte. Mes joues trop grosses. Mes jambes trop grasses. Mes bras disgracieux. Mes pieds boudinés. Peut-être que mes formes seront ainsi mieux cachées ? Quelle blague ! Même mes vêtements trop amples n'y ont jamais rien fait. Ils commencent à me gêner d'ailleurs. Pas à cause de l'effort, de la sueur ou de la boue dont ils sont recouverts. Le duvet se durcit. Se rallonge. Je crois qu'il devient plumes. De belles grosses plumes, pour la belle grosse dinde que je suis. Plus je creuse, plus je me transforme. Plus je me transforme, plus je creuse.

« TÊTE DE LINOTTE ! »

S'inquièteront-ils de ma disparition ? S'en rendront-ils même compte ? Ce sera probablement un soulagement pour eux. De ne plus avoir à s'occuper de moi. De ce boulet qui leur sert de fille. J'ai toujours senti que j'étais une tare pour eux. Pas assez forte à l'école. Trop maladroite. Pas assez sportive. Pas aussi jolie que ma sœur. Toujours perdue dans mes pensées, dans mes bouquins, dans mes histoires. Mais ils s'attendaient à quoi au juste ? Que je les écoute s'engueuler des heures durant ? Que j'attende qu'ils s'occupent de moi plus que de leur travail ? Alors oui, je me suis creusé un monde imaginaire. Pour oublier cette famille triste. Cette enfance triste. Ce moi-triste. Et me voilà aujourd'hui à creuser encore. Quelle ironie ! La terre se fait plus simple à creuser d'ailleurs, depuis quelques temps. Sont-ce mes larmes qui la ramolissent ? Ou sont-ce mes serres qui sont plus efficaces que mes ongles ?

« QUELLE PINTADE ! »

Même mon rire est insupportable. Certes, je rigole peu. Mais ça leur suffit à gâcher mes rares moments de joie. À faire taire cette petite flamme qui renaît en moi. Parfois. De moins en moins vivace avec le temps. Elle fatigue. Elle n'est pas si vieille. Mais elle fatigue pourtant. Je fatigue. La vie me fatigue. Les autres me fatiguent. Creuser me fatigue. Je suis à bout de force, je crois. Pourquoi continuer de creuser maintenant ? Ici, ils ne me trouveront pas. Ils ne m'entendront plus. De toutes façons, pourraient-ils encore m'entendre avec ce bec qui me sert de bouche ? Pourraient-ils encore me reconnaître, maintenant que la métamorphose est achevée ? Je crois qu'il est temps pour moi d'arrêter de creuser, et de fermer mes ailes à jamais.

# Histoire obscène

Contraintes : *Une tartembouille* | *Dans une tempête*

\* \* \*

La cuvette est aux toilettes.

La tempête gronde dans la cuvette.

Donc la tempête gronde aux toilettes

Une tartembouille est un objet curieux que Untel découvrit dans les toilettes de l'appart. Il vit en coloque avec un autre gars, aussi étudiant dans le campus. Untel aime bien ressentir du contrôle sur son environnement. Il aimerait donc savoir ce que c'est. Il ne sait pas que c'est une tartembouille. C'est un objet de forme oval en plastique lisse et concave, avec un trou au milieu. On dirait un pot pour faire faire pipi aux bébés en posant l'objet sur la cuvette. Mais la taille n'est pas adaptée à la cuvette. Peu importe, pensa-t-il. Il pensait surtout aux jeu-vidéo Mario Kart auquel il s'apprêtait à jouer plutôt que de chercher des informations sur le mystérieux objet.

Le moustique cherchait un endroit au chaud, parce qu'il faisait frais dehors. Le moustique senti la chaleur de l'intérieur de la maison. Par chance, il arriva à pénétrer à l'intérieur par la fenêtre des toilettes parce la petite fenêtre des toilettes est ouverte pour « aérer » et faire partir la mauvaise odeur. Du coup, les toilettes n'étaient pas l'endroit le plus chaud de l'appart, et la porte des toilettes-salle-de-bain était toujours fermée pour justement éviter de faire pénétrer le froid dans le reste de l'appart. Alors le moustique ne pouvait pas

quitter les toilettes. Il se posa dans la tartenbouille, dans le trou de la tartenbouille plus exactement, car il faisait plus chaud à cet endroit.

Le colloq de Untel entra dans les toilettes qui avaient bien chauffé car la fenêtre des toilettes avait été refermé une fois la mauvaise odeur partie. Il prit la tartenbouille sans l'inspecter et s'adonna à sa partie de plaisir du soir avec l'objet acheté il y a quelques jours, pendant que Untel jouait à Mario Kart dans la chambre. Il sentit quelque chose sur le bout de son organe sexuel mais il n'y prêtait pas d'importance à cause de l'entêtement que produit la recherche de l'orgasme dans un tel contexte. Une fois l'acte terminé, il remarqua une tâche grise-noire avec un peu de rouge dans le résidu blanchâtre que le trou permet de recueillir. Il s'inquiétait un peu de la possibilité d'un problème corporel, mais il ne voyait rien d'anormal sur son organe sexuel. Alors il rinça la tartenbouille, l'essuya et la reposa à l'emplacement qu'il avait choisi à côté du WC. C'est alors qu'il sentit une démangeaison et découvrit une enflure, pour le coup mal placée.

RIP le moustique.

# Ode aux trous

Par **Ulfo du Cougnot**

Contraintes : *Un micro qui ne marche pas | La dernière fête avant la fin du monde*

\* \* \*

En ce jour de fin du monde, faisons la plus folle des fêtes. Mon indispensable micro défaillant sera mon arme de poing face aux aigris survivalistes. Alors, creusons ! Creusons ce trou qui nous servira de fosse commune. Nous y trouverons, peut-être, ces pourritures capitalistes dans leurs bunkers enterrés. Ainsi, mon micro d'or fera ma fierté. Pour la fiesta, j'appelle mes adelphe protectrices. Toujours la même accroche : « Allô, c'est moi, Théa. C'est la fin du monde !! Viens chez moi, creusons un trou et buvons d'la vodka !!! »

Une fois réunies, mes sistras, mon micro et moi, nous débattîmes sur l'intérêt de creuser un trou. Mais, de quel trou parlions-nous ? De balle, de mémoire ou du basique trou en terre ? Les trous de balle ? On les emmerdes. Les trous de mémoire ? Aucun problème vu notre taux d'alcool futur. Les trous dans le sol ? Trop fatigants. Collectivement, et à l'unanimité, nous décidions de nous creuser les méninges pour créer la plus belle fête de fin du monde.

Bon, je vous l'ai dit, on est bien alcoolisées. Ça part dans le genre métaphysique. Donc, le trou sera notre tour de Babylone. Creuser pour, finalement, s'élever. Et s'élever pour se crasher pitoyablement dans notre trou noir. Mince, je reviens aux trous de mémoires. Que veut-on oublier déjà ? Eclair de lucidité !!! Je n'ai pas fait les présentations. Avec moi ce soir : Micro le giga

doré, Eloïse, Rokia et Doudouce. Moi, c'est Théa qui adore les inutiles, les trous et les parias en teuf. Et, accessoirement, nous devons faire la fête à la fin du monde. Mais quelle fin ? Quel monde ? Faudra juste rappeler les traditions françaises aux puissants. La guillotine pour une coupe à la Louis XVI et un trou béant dans leur cou.

Moi, j'ai des meufs dans mon secteur. Je ne peux qu'être la meilleure. Ensemble, nous creusons notre trou pour un monde plus amoureux, plus micro sensible, plus horizontal. Finalement, mon micro d'or, je l'aime. Il est beau car il est inutile en ce monde malade qui se termine. Préparons ce trou pour enterrer la haine, l'individualisme, les va-t-en-guerre, les validistes et autres intolérants à la différence. Fêtons la fin de cet hiver interminable hors de notre humanité. Mon micro doré n'a pas de pied pour marcher mais il a un bouton pour élever ma voix rebelle.

Et ouais, je vous ai eu bande de trous d'balle. Ma mémoire est revenue et j'ai changé les piles de Micro le giga doré. Creuser un trou pour le combler, en somme. Ça vous en bouche un coin, avouez ?! Moi et ma bande, on creuse parce que c'est notre vision de l'élévation. Eloïse, Rokia, Doudouce et Micro le giga doré m'en sont témoins. Nous dansons et chantons autour de ce trou d'espoirs renaissants. Car oui, quelle est la seule solution au fond du gouffre ? Remonter, toujours et encore !!!

Retrouvons la joie après avoir fouillées dans la tristesse. Nous avons creusées en nos âmes pleines de fêlures pour y trouver l'Amour. Micro le giga doré sera notre Everest Espoir face à la fosse des Mariannes capitalistes. Cessons cette parodie de vie productive et mortifère. Cette vie qui nous offre comme seul trou celui de la mort. Que Micro le Giga Doré soit le symbole de ces trous multiples qui amplifient. Et, ainsi, pourra s'achever cette histoire.

Moi, Théa, j'honore et remercie tous les micros dorés. Je remercie les Eloïse, les Rokia, les Doudouce. Iels sont les prête-noms de ces invisibles trous qui nous rendent plus fort-e-s, collectivement et amoureuxment. Iels sont puissantes et lumineuses. Que cette fête avant la fin du monde capitaliste arrive vite et fort. J'y chanterai, avec ceux qui le veulent, la renaissance des meurtris, elleux seules savent comment survivre.

Ainsi, pourquoi devons-nous creuser un trou ? Nous le creusons pour nous adapter à notre environnement. Nous devons le faire pour l'Amour, la Paix et la Mémoire. Nous le devons pour créer des liens entre nous toutes. Car oui, une fois encore, nous creusons comme signe d'élévation. En conclusion, nous creusons pour faire renaître l'Espoir. L'Espoir de quoi ? Celui d'une humanité bienveillante, vivante et criante de Bonheur. Alors : Vive la fin du monde !!! Vive les micros giga dorés !!! Vive les trous !!!!

# Pourquoi creuser ce trou ?

Par Monique (moniquebouchard@wanadoo.fr)

Contraintes : *Une marmotte de l'espace* | *Un home studio*

\* \* \*

Les années 2060 avaient vu renaître la conquête de l'espace. Les expéditions interplanétaires vers des planètes très lointaines, Mars, Jupiter, Saturne, Vénus... avaient fait long feu, dans tous les sens du terme. La Lune était à nouveau le point de mire des fusées dernier cri de la technique, propulsées par l'argent facile de milliardaires en mal de célébrité.

Mais il fallait du nouveau, du sensationnel, pour réveiller l'intérêt, et pourquoi pas l'enthousiasme de foules rivées à leur écran. Qui habiterait le prochain module lancé par la fusée AM10 (dixième fusée équipée par le céléberrissime Alan Beurk) ?

Les chercheurs avaient déjà tout étudié des effets de la vitesse, de l'apesanteur, de l'enfermement sur une quantité d'organismes vivants. S'étaient succédés d'abord les plantes : cactus, blé, maïs, géraniums, bambous, pommiers..., puis les animaux : fourmis, poux, moustiques, cloportes, souris, chiens, mangoustes, lamas... pour finir par les humains atteints de problématiques particulières, ce qui n'avait pas manqué de soulever protestations et pétitions quand, sous prétexte d'avancée de la science, on avait envoyé dans l'espace un nain, un tuberculeux, un malade d'Altzeimer et une femme enceinte. Ces dernières expériences, désapprouvées par une majorité de citoyens, avaient calmé pour un temps les ardeurs des forcenés du progrès scientifique.

Les réseaux sociaux ont relayé le nouveau projet, la nouvelle recherche : Qui, à l'appui de sérieux apports scientifiques, proposera le prochain locataire de la capsule spatiale qui se posera sur la lune ?

Après des mois de tergiversations, les experts de la ZANA ont prêté attention à un original habitant les Alpes, expert régional inconnu du Gotha scientifique. Sa démonstration est retenue ; elle dit ceci : « Dans presque toutes les expéditions précédentes, les chercheurs se sont surtout intéressés au comportement des êtres vivants pendant la traversée du cosmos, à leur résistance aux conditions de vie particulières, aux transformations, éventuellement bénéfiques, de leur état de départ. Ces analyses minutieuses ont mobilisé pour des années quantité de laboratoires dans le monde entier. Mais une fois arrivés sur le terrain, que s'est-il passé ? Pas grand-chose ; on a gratouillé le sol et pris quelques échantillons. Bagatelle ! Il faut sonder, aller voir plus profond. » Et c'est ainsi que le 3 Juillet 2066, tous les journaux font leur Une en lettres majuscules :

UNE MARMOTTE dans L'ESPACE !!! Vous saurez tout sur la MARMOTTE de L'ESPACE !!!

Dans un premier temps, on a bien ri dans les chaumières et les HLM, puis l'intérêt a grandi au moment de l'atterrissage et de la sortie de l'animal sur le sol lunaire.

Il faut dire que, depuis 20 ans, les neurosciences ont fait d'époustouflantes avancées. Un chercheur célèbre a eu l'idée de brancher des électrodes saturées d'intelligence artificielle sur les cerveaux de différents

animaux pour explorer, détecter, analyser les activités de leurs neurones, faire des hypothèses sur leur intelligence cognitive et traduire ces résultats en langage humain. Certains esprits audacieux ont pu prouver que les lézards pensent, que les campagnols ont des projets et que la mémoire des poissons rouges dépasse celle des éléphants ! Tout cela est maintenant aisément décriptable et consigné dans des revues scientifiques sérieuses.

La marmotte est donc équipée d'un home studio miniaturisé pour enregistrer, analyser, puis retransmettre en direct les réactions de son cortex pendant qu'elle creusera, puisque c'est l'activité innée des marmottes de creuser des trous, de les prolonger en galeries longues, profondes, de plus en plus profondes... et ainsi mettre au jour les richesses convoitées du sous-sol lunaire. Quelle aubaine, cet animal, qui va creuser gratis et enrichir d'autant les exploiters de terres rares ! Finalement, le monde entier est suspendu aux actions et aux pensées de la marmotte.

Ce qui se passe ensuite dépasse l'entendement :

La marmotte ne creuse pas ; sa première pensée sortie des téléscribes, ressemble à une blague, fait sourire, mais au bout de quelques heures, de quelques jours, ne fait plus sourire du tout ; ... L'animal, immobile, répète en continu : « Pourquoi creuser ce trou ? Pourquoi creuser ce trou ? Pourquoi creuser ce trou ? » Comme une litanie, comme un mantra, la question fait le tour du monde, est répétée sur tous les tons, en toutes les langues, emplit l'atmosphère, devient virale, et comme un virus, prend possession des cerveaux

humains ; Elle atteint d'abord ceux qui creusent des trous, des vrais trous, : les mineurs, les cantonniers, les fossoyeurs, les jardiniers, les poinçonneurs, les foreurs, les couturières, les chirurgiens, les planteurs de toutes sortes, et même les vaccineurs... Ils s'arrêtent, les bras ballants, le regard fixe, en répétant : Pourquoi creuser ce trou ? Pourquoi creuser ce trou ? La communauté scientifique est déboussolée, ne sait que dire, se perd en conjectures... jusqu'à ce que la question, devenue existentielle, les contamine également, avec le reste de la population et se transforme : Pourquoi creuser ce trou ? Pourquoi creuser ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?, répétée, propagée, amplifiée, dispersée jusqu'aux confins des déserts.

Tous et toutes s'arrêtent, paralysés par cette interrogation qui les taraude, qui creuse en eux des gouffres d'angoisse : Pourquoi ? Pourquoi ?

Le monde entier s'est arrêté.

A ce jour, la paralysie ayant gagné tous les habitants, aucun n'a les capacités de le remettre en marche.

A moins que la marmotte... ou l'habitant d'une planète lointaine...

# Pourquoi creuser ce trou ?

Par S. R.

Avertissement sensible (*Trigger Warning*) : *Violences sexistes*

\* \* \*

Elle est de ce genre-là, tu vois.

Qui retourne le genre comme une peau de lapin, en synthétique bleu pétrole, qui fout les poils sous les nerfs, qui caresse tes organes et porte chance. Ce matin, elle lèche une glace arc-en-ciel assise à même le trottoir, les genoux sous les yeux et, à intervalles irréguliers, colle prestement des licornes au cul des bus à destination des abattoirs. Quand les sirènes hurlent au loin, elle détaille comme un lièvre dans un de ces talus citadins, un escalier, une contre-allée. Pas le genre à se figer dans les phares d'un périph intérieur.

C'est une petite poupée de macadam, avec un passé tout à l'égout. Elle a appris à se jouer des papiers gras, du béton et de la faune du béton. Elle a poussé n'importe où, dans les interstices. Pas arrosée. Pas élaguée. Pas répertoriée.

Elle construira une cabane dans les nuages dans une autre vie.

Elle, ce qui l'intéresse, c'est garder les pieds sur terre, lestés par des Doc Martins d'occas. Noir pétrole. Elle tient debout partout sur la planète. Ça s'appelle la pesanteur.

La vie est comme ça, glissade d'une ligne à la suivante, en jonglant avec les mots des autres. Elle ponctue à la va-vite, feint de maîtriser la syntaxe et l'accord du participe passé. On rigole sous cape dans la marge. Avec au ventre presque pas la trouille du sens.

Ni des alarmes de recul des poids lourds qui tentent de lui mettre le point final.

Elle a des tas d'amies.

Des poupées au front zébré de feutre rouge.

Des poupées au teint de porcelaine qui ont perdu leurs jambes.

Des poupées au ventre vide mais ça ne se voit pas grâce au froufrou de leurs robes surannées.

Un paquet de poupées au mécanisme enrayé, plus capables de dire « maman ». Souvent, elles en débattent. Vaut-il mieux économiser pour réparer le vieux ressort distendu ou tout arracher pour greffer un haut-parleur moderne, avec détecteur de mouvement ? La plupart jugent préférable d'accepter l'impossibilité éternelle d'appeler leur mère.

Il y a aussi les poupées échouées au bas du lit, les jambes en l'air, en points d'exclamation. Celles-là n'ont jamais parlé. Pas grave. L'important c'est la plastique. Et le plastique. Attention aux mégots mal éteints.

Et puis toutes les poupées qui font la moue ou pleurent. Qui sont les concepteurs de ces visages-là ? Parlent-ils encore à leur mère ?

Celles enfin qui n'ont pas de propriétaire, que personne ne réclame. Résidentes permanentes. Libres. Solitaires agglutinées.

La nuit, elles s'endorment toutes à l'hôpital des poupées. C'est là qu'elles se sont connues. Dès qu'elles sont sur le dos, elles ferment les yeux. Clic clac. C'est automatique. Nuit noire sur les emmerdes du jour.

Sauf celle dont c'est pas le genre.

Elle a des problèmes d'insomnie.

Rapport au trou. Celui entre ses jambes.

Pourquoi Dieu a creusé ce trou ?

Comme s'il avait retiré les pépins d'un concombre avec un économe, il a évidé le corps des poupées et a greffé ce cylindre rose à l'entrejambe des autres. Ça se voit. Coutures apparentes. Tu soulèves les couilles, tu vois bien. Ça a été cousu de fil blanc. Mal cicatrisé. C'est pas à eux, ce triomphe de chair.

Pourquoi avoir creusé un trou si c'est pour tout le monde s'inquiète de le remplir ? Pourquoi, surtout, les laisser pavaner avec la chair volée aux autres, hein ? Aux poupées autrefois entières ? Le genre de truc qui empêche de dormir. Sur le sujet, Dieu reste **très** silencieux. Muet. Ressort distendu, lui aussi.

Elle, ça l'obsède.

Ce trou qui ne cicatrise jamais. C'est la plaie. Béante. Que la nuit réveille. Que l'hôpital ne guérit pas. Personne n'en parle. Motus et bouche cousue.

# Pourquoi creuser ce trou ?

Par M.

Contraintes : *Un combat dans la boue*

\* \* \*

Ce matin, comme chaque matin, je me lève

*Les yeux fermés de l'adolescent*

Ce matin, comme chaque matin, je sors

*L'humidité du sol*

Ce matin, comme chaque matin, je creuse

*La respiration soulagée des murs de notre foyer*

Rituel ou geste de survie, je ne sais rien faire d'autre. Je ne peux rien faire d'autre, je suis le seul à le faire, j'en ai sûrement un peu besoin.

La forêt ne m'appelle pas, elle ne le fait jamais. Aujourd'hui j'y pénètre sans un regard. Les arbustes les plus faibles s'écartent en se brisant. La mousse étouffe sous mon poids, et les feuilles bruissent d'un petit cri strident.

Je m'installe sur un a pic rocheux comme la boue au milieu d'un champs de coquelicot.

D'ici, je pourrai le voir sans être vu.

J'aime l'observer. Je ne le comprend pas. Il ne fait pas de trace lorsqu'il marche dans la boue. Je ne l'ai jamais vu s'accaparer le silence. Je l'ai vu à grimper

aux arbres sans en froisser une branche et nager sans réveiller la rivière. Il a attrapé une truite cendrée à main nue, elle s'est échappé comme une caresse.

Je ne lui ai rien appris de tout ça.

Il réussit à bâtir un monde, ou plus justement, il réussit à faire parti du monde. Tout ce que je lui fourni c'est un foyer au sec, celui que je tiens de mes pères.

Des murs, un toit, entourés de cette boue qui m'accompagne et me modèle. Je la connais, la comprends, l'affectionne mais ne la souhaite à personne. Ma fierté, mon fardeau. Un terreau fertile aux merveilles qui s'extirperont de ce bournier.

J'ai essayé de le suivre au-delà de la lisière. Il y passe des journées entières, et en revient si lumineux. Mes pas éclatent les jeunes pousses et dérangent les oiseaux. Il s'était retourné vers moi et avait stoppé son élan.

Cette fois, je me suis drapé de son rythme. La prairie semble presque m'encourager lorsqu'elle me voit enlever mes chaussures pour effleurer l'herbe.

De l'autre coté, il rejoint un adulte, puis deux enfants. Un autre groupe s'installe en face d'eux. Je crois qu'ils sont maintenant une trentaine. Il ne faut que quelques minutes pour qu'un cercle se compose autour de l'arbre millénaire aux feuillage bleuté.

Je ne suis qu'à quelques enjambée, personne ne me prête attention, mais mon esprit plonge.

Je me souviens d'un temps, ou mes jambes étaient légères, et mes épaules n'avait pas été marqué.

J'étais moi aussi assis là, rivés aux reflets bleus. Je ressentais la chaleur des mains dans les miennes, le scintillements qui émanait de chaque regard. Et le sentiment d'un vide apaisé une fois le rituel terminé. A cette époque, la boue n'imbibait ni mon esprit ni mes gestes.

Mes pieds suivent les pâquerette jusqu'au cercle. Un homme m'invite à m'asseoir. Je le dévisage sans ressentir.

Ni chaleur, ni scintillement.

Je m'assoie.

Mon cœur bat. Mes souvenirs me poussent, la boue me tire. Mes yeux balaient l'assemblée, cherchant à quoi s'accrocher. Je sers plus fort les mains qui ont bien voulu m'accueillir. Elles tressaillent, s'échappent. Le sol frémit, accompagnant un murmure inquiet. Je vois le feuillage s'évaporer.

L'arbre nu me désigne et tente de me saisir, mais je me débats. J'en brise les extrémité, puis le fracas de plus grosses branches me galvanise, j'atteins rapidement le tronc, l'entaille avec mes dents.

L'adolescent n'a pas bougé, j'ai le temps de capter son regard. J'y lis une forme de déception que je ne connais pas. Celle d'un espoir longtemps couvé, et pourtant pleine d'empathie. Je me met à courir. Le brins d'herbes me coupent et se cassent. Le cris des oiseaux m'assaillent.

Jusqu'à ce que la boue m'accueille.

Cette nuit, comme chaque nuit, je me suis levé

*Les yeux fermés de l'adolescent*

Cette nuit, comme chaque nuit, je suis sorti

*L'odeur de la terre sèche*

Cette nuit, comme chaque nuit, j'ai fait couler l'eau

*Le frémissement des pierres sous le poids de la boue*

Cette nuit, je l'ai laissée tout envahir.